

# Boujema El Krik

## Jerada, le phénix qui renaît de ses cendres



© Boujema El Krik

Jerada, le phénix qui renaît de ses cendres.  
(épisode 1)

En cette nuit sans lune, une tentation me soudoie depuis plusieurs heures et effleure ma mémoire, déjà fatiguée. Une tentation qui invite au passé. Si loin dans le passé que je dois fermer les yeux si fort pour faire surgir des détails qui me font sursauter.

C'est cet éternel désir du retour à la terre, qui a entendu ton cri de vie, et de ne pas rompre le cordon qui te lie à elle, qui me pousse à rédiger ces pensées.

J'y suis né il y a quarante-trois années.

Nous les enfants de Jerada nous n'avions pas peur du noir puisque la couleur faisait partie de notre culture, de notre quotidien voir même de nos petits poumons.

Tout le monde a sucé du sang de Jerada (petits et grands) jusqu'à la dernière goutte et ils l'ont abandonnée lorsque ses mamelles sèches et pendantes ne laissaient plus rien couler...

Oh! Combien de "costumes" avaient défilés sur ma ville comme des spectres de feu! Oh! Combien de fois j'avais entendu les stridentes lamentations d'une femme qui venait d'être veuve! Oh! Combien de larmes avait versé une mère sur le cadavre déchiqueté de son enfant!...

Des misères.

Du grisou.

La mort aux troussees des pauvres. Celle-là ne faisait pas de différence comme " les costumes". Elle emportait le Sousi, le Tazi, La Marrakchi ...

J'ai vu mourir ma ville et renaître de ses cendres comme le phénix. Le béton s'élève dans les cieux mais ceux qui y vivent encore crèvent dans des trous qu'ils creusent de leurs ongles. Et puis ça continue comme il y a quarante ans : un mort, une veuve et des orphelins.

Jerada, le phénix qui naît de ses cendres. Episode 2 : les galeries de la mort.

Eh oui ! Ça continue comme il y a quarante ans : un mort, une veuve et des orphelins.

Chaque jour, des jeunes, rongés par le chômage et la misère, ouvrent des plaies dans le flanc de la terre. Se glissent, à la force des bras, dans des galeries noires et sinueuses. Guettés par la mort, ils grattent la paroi rocheuse ; ils suent suffoquent et rient de leurs infortunes et tels des rongeurs, ils sont tout noirs.

L'âge de pierre ne s'est jamais détaché de Jerada puisque c'est la pierre qui Fait le bonheur d'un jour ou, parfois, le malheur d'une éternité. Cette roche maudite qui, si elle ne te tue pas au fond de la terre, elle te ronge les poumons...

Ecoutez ..... ! Des cris... ! Des lamentations... !

Le scénario sordide se rejoue : une galerie de fortune vient de s'effondrer en murant trois frères qui voulaient faire leur fortune et celle de leur maman.

Elle n'a plus rien aujourd'hui, les garçons qu'elle avait germé dans son ventre étaient englouties par cette terre tamisée, verdoyante et mortelle.

Elle meurt peu de temps après de chagrin.

Jerada, le phénix qui renaît de ses cendres 3:  
Deux cités, deux vies

Pas besoin de mémoires flashes ou de disques durs internes ou externes soient-ils pour garder mes souvenirs...Ma mémoire ne perd rien même après formatage si j'ose m'exprimer en ces termes.

Nous étions un petit groupe de garçons du quartier, le plus grand d'entre nous avait dix ans à l'époque, après l'école nous vagabondions dans les rues de Jerada en quête d'aventures qui quelques fois tournaient en mésaventures. Nous commençâmes par faire une petite collecte de pièces jaunes pour s'acheter des pipettes ou des sucreries chez « sousi » l'épicier du quartier.

Puis nous faisons une petite rafle pour rechercher et chasser les intrus – s'il y en avait – de notre quartier qui se trouvait au beau milieu de la Cité Marocaine à proximité de la grande mosquée.

Une fois la mission accomplie, nous partions à la conquête de la cité dite Européenne (habitée essentiellement par des européens ingénieurs et cadres de la C.D.M (charbonnage du Maroc). Ce quartier luxueux me fascinait ; objet de petits soins de tous, il était propre, des rues larges et bien symétriques en plus des beaux jardins garnis de roses de couleurs éclatantes et de lilas durant toute l'année. Ces jardins étaient beaux même en hiver sous la neige.

Mes amis et moi, nous avançâmes lentement et rêveurs... c'était pour nous « le pays des merveilles »...et nous ne lassions jamais d'énumérer les différences entre nous et eux, notre cité et la leur. Eux, ils avaient des jardins nous, nous avions la poussière noire du Remblais pour jouer. Eux avaient des piscines avec du gazon et un plongeur ; nous nous contentions de l'eau crasseuse de la fontaine du seul jardin public de la ville...et nous nagions heureux parmi des têtards aussi chétifs que nous.

Leurs enfants avaient de vrais jouets : des avions, des pistolets, des voitures et des poupées ; nous nous fabriquions nos jouets : des poupées en tige de roseaux pour les filles, des boîtes de conserve métamorphosées en voitures et les os de

mâchoire de mouton ramassés à même la poubelle en guise de révolvers.

C'étaient des jeux naïfs, des jeux simples qui nous éloignaient de notre quotidien monotone ponctué par les fréquentes tempêtes de poussières noires du charbon qui laissaient ses traces dans nos maisons, nos poumons et nos cimetières... !

Jerada, le phénix qui renait de ses cendres 4 :  
mon premier amour.

Quand cela m'arrive de m'enfuir dans mes souvenirs lointains, je marque une pause inévitable sur mon premier amour. Âgé de 14 ans, je provoquais des rivalités entre les filles de l'impasse où nous habitions ; et cela me plaisait franchement mais mon caractère rebelle et indomptable ne me permettait pas une telle médiocrité... Je courais derrière la fille dure de caractère, rebelle de comportement et surtout belle (mes amis me ridiculisaient si ma petite copine était moche)... Fadma, Aicha, Louiza ne faisaient pas mon affaire car je cherchais la fille parfaite qui détrônera toutes les petites amies de mes camarades et me mettra au rang du don juan aux yeux de toutes.

Amina me donnait le vertige sa beauté était inouïe. Svelte de taille, une peau bien blanche et ses habits aux motifs floraux lui donnaient un air hautement bourgeois. J'étais conquis, tout en elle m'appelait... Je répondis à son appel sans peur et sans hésiter je lui avais écrit une lettre d'amour parfumée à la menthe accompagnée d'un chewing-gum "clarck" pour faire une bonne sensation.

La chose fut faite rapidement et la réponse à mes avances longues à attendre... Des jours passèrent, des nuit d'angoisse sans sommeil et toujours pas de réponse. Les regards furtifs qu'elle me jetait au passage n'étaient pas de bon augure....

Jerada, le phénix qui renait de ses cendres (Episode 6) Zaina

Zaina, la voisine et amie de fortune de ma mère, me harcelait interminablement avec ses rires éclatants et sans raison apparente. Parfois, quand on en parlait à la maison, je ne me privais pas de la traiter comme bon me semblait et sentir satisfaite cette vengeance intérieure qui me poussait vivement à le faire

Elle était un peu grosse et belle. Le décolleté de la « blouza » (robe traditionnelle que portaient les femmes à Oujda et autres villes de l'oriental) laissait voir sa poitrine généreuse et sa peau légèrement brune .Elle nourrissait mes fantasmes d'enfant.

Un soir, les rires de Zaina, la vierge paysanne qui fut ramenée de la région d'Agadir par son époux mineur à Jerada, se transformèrent en cris stridents, en lamentations incessantes qui réveillèrent tous les voisins qui sombraient dans une profonde léthargie.

Notre réveil fut en sursaut ; désorientés, on se bousculait dans le noir père, mère et enfants.... Et quand mon père eut enfin mis la main sur l'interrupteur et alluma l'ampoule, je découvris des visages pâles et flétris, des têtes décoiffées ... On dirait des vampires en quête de sang frais...

Les cris reprirent de plus belle. Pour découvrir la cause de cette terreur nocturne. Tous les voisins et voisines accouraient, qui pieds nus qui têtes nues, en direction de la maison de Zaina.

La porte était grande ouverte et Zaina, qui ne pouvait empêcher ses cris, était assise à même le sol, la tête fortement tenue par un foulard en bandeau et dissimulait son front, à côté de M'hand, son époux, étendu sur une couverture au-dessus d'une natte millénaire.

Dans la pénombre de la lumière pâle d'une ampoule, une serviette imbibée de sang fût la première chose qui m'assomma car, enfant que j'étais, je savais déjà ce que cela signifiait !

Le pauvre M'Hand agonisait !

Il ne cessait de vomir du sang... la silicose avait pour longtemps ravagé ses poumons. Zaina, désespérée, ne pouvait pas grande chose pour lui, que du hurler sa douleur et cracher la peine qui la meurtrie. Elle savait que M'Hand disparût elle deviendra orpheline ; elle qui n'avait pas de parents ici, elle qui ne savait pas comment s'y prendre pour rentrer à Agadir ! Tous ceux qui étaient là, à la regarder gémir, savaient que le cas de M'Hand était désespéré et que le seul secours qu'ils pouvaient lui apporter est une respiration artificielle et attendre...Attendre ...

On attendait dans un silence moribond, seuls les gémissements de Zaina le brisait de temps à autre et le pauvre mineur crachait ses poumons en petits bouts de sang coagulés...Une serviette, deux ...

Et puis peu de temps avant l'aube notre voisin M'Hand céda à l'appel du créateur mettant fin à cette veillée funèbre.

La pauvre veuve dans un dernier effort s'évanouie et les voisines prenaient la relève...

M'Hand était stérile et la pauvre jeune veuve Zaina ne garda de son défunt époux que des tâches de sang noircis sur les serviettes qu'elle daigna laver.

Zaina avait disparu. Certains disaient qu'elle avait décidé de rentrer dans son village natal, d'autres avançaient qu'elle travaillait à Oujda chez une famille aisée...

Mais à Jerada le scénario de feu M'Hand se renouvela : Da Brahim, Mouh, Izza, Yjja, .... Des martyres et des souffrances gravées sur la roche noire.

Jerada, le phénix qui renait de ses cendres

Episode 7 : La télévision.

Dans le temps, qui ne me semble souvent pas trop loin, les habitants du quartier « Dar Saboun » ne formaient désormais qu'une seule et unique famille.

Notre maison, un petit deux-pièces sans cuisine, se trouvait au fond d'une impasse à une centaine de mètres de « Dar Saboun » où logeait aussi Zahout, Hadda, Yjja, Moulay le moustachu ....

Au début des années soixante-dix la télévision était un luxe dont jouissaient uniquement les familles aisées de la ville... Mais, mon père, qui ne se privait de rien en dépit de son salaire minable, avait fait un effort titanesque pour s'en procurer une à crédit auprès de l'économat de la C.D.M (Charbonnages Du Maroc).

Je me rappelle encore de cette télévision ! Elle pesait très lourd puisqu'il avait fallu deux hommes pour la mettre en place sur la table en acier chromé, avec un caisson en bois vernis et les multiples boutons de réglage précieusement dissimulés derrière une minuscule porte qui se ferme à clé.

Ce bijou suscitait la curiosité de tout le monde ! Moi-même, le premier jour de son arrivée, je regardais au travers des fentes d'aération du couvercle comme pour surprendre quelques acteurs ou diables qui logeaient dans cette miraculeuse boîte ! Une fois j'avais même dévissé le couvercle pour en avoir le cœur net.

Le soir, à partir de dix-neuf heures, notre maison se métamorphosait en salle de spectacle. Les femmes et les enfants venaient avaler tous les programmes présentés sur le petit écran en noir et blanc : dessins animés, journal télévisé, films et feuilletons et toutes langues... Ils ne rataient absolument rien !

Quand arrivait l'épisode du feuilleton Syrien dont l'héroïne était la fameuse Samira Taoufiq, un silence de tombe régnait dans la maison ; on n'entendait que le sifflement cadencé de la respiration des téléspectateurs. Les quelques hommes qui prenaient souvent place derrière, près de la porte, étaient éberlués par la beauté de l'actrice.

Cette veillée avait duré plusieurs mois et mon père n'en était pas du tout content!

On se trouvait comme emprisonné par cette innocente foule qui envahissait chaque soir notre minuscule demeure. On ne mangeait qu'au-delà de vingt-trois heures, après l'arrêt de la

diffusion de la seule et unique chaîne TV à l'époque (RTM) et les toilettes occupées à tour de rôle par les mêmes des voisines. Mais ni mon père, ni ma mère n'osaient leur fermer la porte au nez.

Les téléspectateurs fixaient éperdument l'écran, moi j'observais dans mon coin leurs visages et parfois j'en riais aux éclats. Les unes avaient les yeux larmoyants et s'essuyaient les yeux avec le bout pendant de leurs foulards, d'autres tellement éprises par le film avaient la bouche grande ouverte et la petite Aicha qui s'oubliait reniflait sa morve avec un bruit qui faisait sursauter tous les autres.

Et puis, petit à petit, la maison se libérait de ses envahisseurs et les visites ne se faisaient que tard le samedi pour savourer ensemble le grand spectacle hebdomadaire « Sahra », au menu Cheikhates de l'Atlas, Hamid Zahir, Nass El Ghiwan, une pincée de rire avec Kachbal et Zaroual ... On chantait et dansait au rythme des Rwais, grignotait des cacahouètes avec un verre de thé à la menthe bien sucré.

Tard le soir, tout le monde retournait chez lui satisfait et comblé d'avoir partagé des moments de joie précieux avec ses voisins et voisines sans rancune ni complexe ou arrières pensées.

C'était des rencontres pures et bienfaitantes.

D'année en année, les portes se fermèrent une à une ! Plus de rencontres. Plus de danse. Plus de chants ... !

Les petits écrans avaient réussi à semer la discorde entre les voisins.

On se contentait de se raconter le résumé des épisodes passés lors des rencontres à « Dar Saboun » pendant qu'elles faisaient le linge.

Il ne resta plus que « l'Hajja » la vieille voisine qui perpétuait cette coutume et venait nous rendre visite de temps à autre et jouer de notre télévision qui ne faisait plus de jaloux dans le quartier.

Jerada le phénix qui renaît de ses cendres ; épisode 8 (le jour de la paie)

Deux fois par mois, on pouvait rencontrer un grand nombre de mineurs des C.D.M (les charbonnages du Maroc). Ces deux jours par mois, je n'allais pas au M'sid. C'était devenu un usage, car même Si Said, le maître de l'école coranique s'absentait.

Je me positionnais sous un énorme chêne bien à l'abri de la canicule, dans une perspective qui me permettait de ne manquer à aucun détail. Je voyais les mineurs qui arrivaient par petits groupes et qui s'avançaient précipitamment vers les Queues qui se formaient déjà devant les minuscules guichets ; guidés par des barres en acier. C'était les bureaux de la C.D.M, connus chez la population locale par « Lazzayi ». Plus le temps s'écoulait, plus cette queue grandissait et plus je jouissais du spectacle. Ils étaient de tailles différentes, de corpulences disproportionnées, mais ils étaient tous habillés de la même façon comme pour une parade. Ils avaient la même couleur et pourtant, ils ne se ressemblaient pas du tout ! Ils avaient aussi le même but ; un but commun qui ne le serait plus dans quelques heures.

C'était les jours de paie, les mineurs de Jerada étaient payés à la quinzaine. Les pauvres, ils affluaient heureux de pouvoir toucher leur salaire ; cet argent qui faisait le bonheur d'un jour et la peine de toute une vie, toute une population !

Mon père ne faisait pas exception ! Lui aussi faisait pareil et quand il rentrait à la maison, il déposa son butin sur la table basse de la chambre le temps de se laver et retrouver la vraie couleur de sa chair.

Je ne ratais pour rien au monde cette opportunité, l'occasion de regarder des billets de cent, cinquante, dix et cinq dirhams flambants neufs et les pièces de monnaies qui m'aveuglaient de leur reflet argenté et cuivré.

Au crépuscule, mon père me prit la main en direction de Majjout l'épicier. Je m'appliquais à l'exercice que je connaissais par cœur. En

arrivant, mon père et Majjout échangèrent quelques phrases en Berbère dont j'ignorais le sens puis ils passèrent aux choses sérieuses.

Majjout sortit son vieux cahier de crédit et montra à mon père la somme qu'il lui devait. La chose fut faite aussitôt et mon tour vint pour dicter au vieux commerçant la liste des produits qui constituaient notre nouveau ravitaillement pour la quinzaine à venir : un sac de farine, de la levure en poudre, du thé vert, du sucre, du vermicelle, des pois-chiches, lentilles, fèves sèches, des sardines en conserve, du beurre, ... Le carton était plein à craquer.

Je devais emporter tout cela à la maison seul ; mais avant de m'acquitter de cette tâche, mon père ajouta sur le tas deux ou trois cartouches de cigarettes de marque « Olympic rouge ».

Je conduisais la vieille brouettes qui gémissait à chaque pas sous le poids de richesses avec beaucoup de fierté tel le soldat qui rentre triomphant d'une guerre.

Beaucoup de mineurs s'exécutaient machinalement à cette manœuvre chaque quinzaine. C'était jours de fête pour toute la ville.

Même les quartiers sombres et suspects de la ville, comme Tobia ou F3 où logeaient les P... venues de toutes les régions du pays, connaissaient ce jour-là une activité peu ordinaire. Oui, beaucoup de mineurs célibataires ou étant venus seuls en quête de travail, trouvaient là un amour éphémère, une soirée exceptionnelle avant de retourner, le lendemain, creuser la roche et en extraire cet or noir qui les nourrissait ainsi que les leurs.

Plusieurs fois, la police devait intervenir à cause des rivalités entre les « patronnes » et siégeait ces quartiers. Alors, pressés par le besoin, ils allaient à Oujda, mais là-bas, les filles étaient plus chères et un peu trop rusées pour ces pauvres montagnards mineurs.

Jerada, le phénix qui renaît de ses cendres.

Episode 9

Les émeutes ouvrières.

Personne ne se doutait de la force des mineurs de cette ville bien tranquille qui vivait au rythme du sifflement de la sirène « Dibou » qui faisait vibrer les osselets de nos oreilles. Et comment ne pas avoir peur de ces êtres fantomatiques qui ne craignaient rien, qui sillonnaient partout dans les entrailles de la terre !

Les mineurs de Jerada donnaient la chair de poule aux responsables de la mine ; encore plus, leurs émeutes et leurs grèves terrorisaient les hauts responsables à l'échelle nationale. Ils n'étaient, certes, que de simples campagnards, ces mineurs étaient syndicalement très bien encadrés. En effet, le mouvement syndical était très actif à cette époque-là en dépit de la restriction et l'oppression des services de sécurité qui multipliaient les arrestations ; mais aucune menace ne faisait reculer ces opprimés à réclamer leurs droits.

On avait tous vécu l'angoisse de l'attente, le retour sain et sauf d'un père, un époux, un frère. Même la peur prenait chez nous des dimensions inconnues à ceux qui ne l'avaient pas vécu ! Il y avait la peur de l'asphyxie par le grisou, celle de l'inondation des galeries ou celle des éboulements très fréquents. En ces temps-là, aux menaces souterraines s'ajoutaient les arrestations souvent arbitraires. Les forces de l'ordre siégeaient la ville et quand les choses allaient trop mal, « l'makhzen » (les forces de l'ordre) intervenait en force, défonçait les portes pour extirper les grévistes rebelles. C'est ainsi que l'on considérait les mouvements syndicaux qui réclamaient les droits légitimes de ces pauvres dont la plupart étaient ignorants venus de zones confinées du Maroc.

Ces hommes ne demandaient pas beaucoup de choses, ils voulaient seulement travailler avec un peu plus de sécurité : des masques à gaz,

des blouses, des gants, des bottes.... Il n'y avait pas de plus rudimentaire que cette liste de revendications !

Tous les mineurs étaient conscients que l'extraction du charbon devait se faire encore plus profondément ainsi que de tous les risques que cela représentait pour eux. Le boisage des galeries se faisait avec trop de peine et ne sécurisait guère toutes ces vies humaines qui grouillaient nuit et jour dans les labyrinthes souterrains de la ville. Les accidents de travail s'étaient quadruplés et devenaient d'autant plus mortels. C'est ainsi que la roche tant convoitée faisait plus de victimes, plus de veuves et plus d'orphelins.

Les grèves se succédèrent et les négociations entre les responsables des charbonnages du Maroc et les syndicats étaient sans issues. De hauts responsables avaient même propagé une rumeur pour exhorter les mineurs grévistes à reprendre le travail – beaucoup l'avaient fait - ; la rumeur qui courait disait que de hautes directives prévoyaient la fermeture prochaine de la mine. Les pauvres mineurs étaient terrifiés par cette rumeur, des centaines d'entre eux avaient rompu la grève et ils avaient leurs raisons ! Se retrouver dans la rue avec une femme et des enfants sans travail et sans abri, rien qu'à penser à cette idée ils étaient figés, noyés dans une sueur froide et faisait tourner des milliers de questions sans réponses.

La grève faisait rage, aux mineurs grévistes s'était ajouté les commerçants et autres fonctions libérales. La ville était paralysée en cet hiver glacial. Plus rien ne bougeait, les portes et les fenêtres étaient barricadées, on se réunissait autour d'un poêle alimenté à la houille(1) pour savourer le bienfait de la chaleur et entendre le crépitement du feu accompagné par les soupîres de la bouilloire. J'adorais cette atmosphère très conviviale, le petit chat qui ronronnait, mon père, qui nous racontait de belles histoires avec un sérieux qui, parfois me déconcertait et de temps en temps ma mère participait à cette symphonie nocturne en donnant des coups au poêle avec une tige en

acier afin de raviver les braises. Cette soirée, ponctuée par un verre de thé à l'absinthe bien chaud, durait au-delà de minuit. Une fois au lit, je donnais suite aux histoires de mon père ; j'inventais de nouveaux personnages, de nouveaux lieux et souvent je m'endormais avant d'achever l'aventure. Ce soir-là personne ne parla ni de la mine, ni de la grève comme si on voulait une trêve, une sorte d'échappatoire pour oublier les gueules noires et leurs problèmes.

Le matin, à mon réveil, je découvris un monde sans couleur. Un monde où la blancheur l'avait emporté sur toutes les autres couleurs. Il avait neigé pendant toute la nuit, des flocons épais et soyeux avaient fini par vaincre la noirceur du sol ; même le remblai, symbole emblématique de la ville, avait succombé au charme de l'hiver et sa robe de mariée. Charmé, ébloui par ce paysage féérique je me lançais dans la rue pour gambader avec les autres mômes du quartier